

Walden 2

Communauté expérimentale

2^e édition

ÉDITIONS IN PRESS

12, rue du Texel - 75014 Paris

Tél. : 01 43 35 40 32

E-mail : Inline75@aol.com

www.inpress.fr

WALDEN 2 – COMMUNAUTÉ EXPÉRIMENTALE

© 2005 IN PRESS - ISBN : 2-84835-073-3

© 2012 IN PRESS - 2^e édition - ISBN : 978-2-84835-229-9

Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur, ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (Loi du 11 mars 1957, alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal.

B. F. SKINNER

WALDEN 2

Communauté expérimentale

2^e édition

Traduit de l'anglais par
André et Rose-Marie Gonthier-Werren
et **Frédéric Lemaire**

Avant-propos d'**Esteve Freixa i Baqué**

Présentation par **Alexandre Dorna**

Préface de **Marc Richelle**

Revisité par l'auteur en 1976

Collection dirigée par Alexandre Dorna

Professeur de psychologie sociale et politique, Université de Caen

À l'intersection du politique et de la psychologie, la collection Psychopolis interroge les enjeux politiques qui unissent l'âme et la cité dans une approche transversale et pluridisciplinaire. Cette collection est destinée à faire connaître à un large public les ouvrages universitaires de sciences humaines et sociales qui permettent de mieux appréhender la portée psychosociologique et culturelle de ces enjeux.

Avant-propos

Esteve FREIXA I BAQUÉ

WALDEN TWO parut aux États-Unis en 1948. Sans jamais devenir un « best-seller », il se vendit plus qu'honorablement, comme en témoignent les rééditions successives et son inclusion dans le catalogue des livres de poche. Il fut traduit en plusieurs langues, dans lesquelles il est également toujours disponible. Cependant, le lecteur francophone en a été, jusqu'à présent, privé. J'aimerais me pencher un court instant sur l'histoire et les raisons de cette anomalie.

Skinner, sur la base de quelques citations hors contexte tirées du plus polémique de ses livres ¹ (philosophique et non pas scientifique), difficilement compréhensible par quelqu'un qui ne connaît ses travaux scientifiques qu'à travers la caricature classique de « la carotte et le bâton ² », a été décrété *persona non grata* dans l'Hexagone par une *intelligentsia*, soi-disant de gauche (d'Holbach, réveille-toi : ils sont devenus fous !) complètement inféodée à une psychanalyse qui a pénétré tous les aspects de la culture française et qui règne sans partage non seulement sur le strict domaine « psy », mais aussi et surtout sur le monde des idées ³, depuis les élites jusqu'à l'homme et la femme de la rue (Castel, 1973). Cette position

1. *Par delà la liberté et la dignité*, Laffont, Paris, 1972.

2. Titre d'un numéro monographique de la revue *Autrement* paru en 1980 et qui constituait une suite (dans les idées) au numéro paru en 1975/76 intitulé : « Guérir pour normaliser », véritable manifeste anti-skinnérien.

3. Y compris dans les secteurs scientifiques et des sciences dites humaines, comme, par exemple, sous la plume de Serge Moscovici, et dans un article au titre éloquent : « Sommes-nous des rats ? » où l'on peut lire : « *En France, je veux dire dans les milieux qui parlent de culture, la psychanalyse et le marxisme règnent avec une autorité qui n'a pas d'équivalence ailleurs et la pensée de Skinner leur est non seulement étrangère mais opposée* », et, plus loin : « *Formulée au moment où les jeunes abandonnaient l'extrémisme [...] cette pensée invite à consolider l'ordre.* » (Moscovici, 1973).

dominante de la psychanalyse dans la société française constitue une exception (encore une exception française !) mais qui ne permet pas, contrairement à d'autres, d'en tirer de la fierté, tout au contraire ! Il s'agit, dans ce cas, d'une exception au sens littéral du terme, c'est-à-dire, confirmant la règle. Car il n'y a plus dans le monde que la France et l'Argentine dans cette déplorable situation (la France et l'Argentine seraient-elles à la psychanalyse ce que la Corée du Nord et Cuba sont au communisme ?)

Concrètement, à la date à laquelle j'écris, seuls deux ouvrages de celui qui a été considéré par ses pairs ¹ comme le psychologue le plus important du xx^e siècle ont été publiés en France. Un certain nombre de ses autres livres sont parus en Belgique, grâce à l'opiniâtreté d'un Marc Richelle et au courage de son éditeur (Mardaga) et un autre a vu le jour en Confédération helvétique. Mais au moins six de ses ouvrages majeurs (*The Behavior of organisms*, 1938 ; *Walden Two*, 1948 ; *Science and Human Behavior*, 1953, *Verbal Behavior*, 1957, *Schedules of reinforcement*, 1957 et *Cumulative Record*, 1959, sans compter les trois volumes de son autobiographie, parus entre 1976 et 1983) manquent à l'appel alors que le lecteur hispanophone, par exemple, dispose de la traduction de **l'ensemble** de son œuvre.

À la fin des années 1970 déjà, j'avais tenté, avec mon vieux complice Guy Ciancia, éternel défenseur des causes perdues, de pallier cette situation insolite et nous avons constitué un solide dossier (qui traîne encore dans mes archives) dans lequel nous argumentions, chiffres de vente dans les différents pays à l'appui (il faut savoir aussi parler le jargon des éditeurs) l'opportunité de faire paraître *Walden 2* en France. Nous aurions fourni une traduction gratuite « clés en main » et nous avons reçu l'assurance de l'auteur lui-même, très déçu que son roman ne soit pas accessible aux francophones (Skinner était très francophile, ayant eu dans sa jeunesse une période bohème - du côté de Saint-Germain, comme il se doit - où il envisageait de devenir musicien ou romancier, et il lisait couramment notre langue), de ne pas faire de la question des droits d'auteur un obstacle.

Malgré tous ces atouts, le projet ne reçut qu'un silence (impoli) en guise de réponse de la plupart des éditeurs contactés (un nombre assez considérable, pourtant) ; et, parmi les rares réponses (polies) qui nous furent adressées, certaines valaient leur pesant d'or et, par pure charité chrétienne, nous leur laissons continuer à prendre de la poussière dans les archives ci-avant mentionnées.

Sans doute, la mauvaise réputation de son auteur n'est pas la seule (bien que, à mon avis, la principale) raison de cette situation. Il se trouve que *Walden 2*, de par son caractère futuriste, décrivant un modèle de société et

1. En 1990, l'Association américaine de Psychologie lui décerna le titre de « the most prominent psychologist of the century ».

d'organisation sociale basés sur une conception scientifique du comportement, conception issue essentiellement du laboratoire animal, fut considéré d'emblée, par des intellectuels qui ne l'avaient pour la plupart pas lu (pas plus que les travaux de laboratoire en question, bien entendu !) non pas comme appartenant à la vieille tradition des **utopies** (*La République* de Platon, *L'Utopie* de Thomas More, *La Nouvelle Atlantide* de Francis Bacon ou le *Walden* de Thoreau) mais des **dystopies**, dont les plus connues restent *Le Meilleur des mondes*, d'Aldous Huxley et *1984* de George Orwell¹. À ce titre, *Walden 2* était moralement condamnable et il était de bon ton, politiquement correct, de le diaboliser. Ne pas le publier étant, bien entendu, le premier acte de résistance. Et le mot ne me paraît pas exagéré. Que le lecteur en juge à travers ces quelques citations textuelles (la charité chrétienne a des limites après tout... ! Surtout que, comme vous pourrez le constater, ceux d'en face ne font pas dans la dentelle...) :

« À l'abri de nos hautes et rigoureuses murailles conceptuelles, nous autres Français avons souvent deviné trop tard ce qui se tramait dehors. La psychanalyse-reine nous protège, croyons-nous, de la noire bêtise behavioriste : c'est bien de ces universitaires texans de confondre les poètes et les pigeons... » (Querzola, 1975/76). Cela ressemble beaucoup à un « no pasarán »... au nom d'un humanisme dont la France serait le dernier bastion, humanisme que je suis le premier à défendre dans un autre contexte ; mais je crains que ceux qui s'acharnent sur Skinner ne confondent « déshumaniser » et « déshomunculiser » !

Ou encore, en commentant la dernière phrase de Skinner (1971) dans *Par delà la liberté et la dignité*², Parot-Locatelli (1978) écrit³ : « *La classe dominante a maintenant besoin, pour durer, de gouverner scientifiquement [...]*

1. Ouvrages qui ont connu un franc succès de librairie, ce qui conforte mon idée que ce n'est pas le caractère de dystopie qui constitue l'obstacle principal à la publication de *Walden 2*, mais la diabolisation du béhaviorisme skinnérien.

2. Que voici *in extenso*, pour mieux la situer dans son contexte : « *On accuse souvent une conception scientifique de l'homme de conduire à des blessures de vanité, au désespoir et à la nostalgie. Mais aucune théorie ne change l'objet sur lequel elle porte ; l'homme reste ce qu'il a toujours été. Mais une nouvelle théorie peut changer les possibilités d'action sur son objet d'étude. Une conception scientifique de l'homme offre des possibilités exaltantes. Nous n'avons pas encore vu ce que l'homme peut faire de l'homme.* »

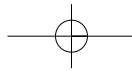
3. Je re-traduis en français cette citation que j'avais utilisée il y a quelques années (Freixa i Baqué, 1985) dans un article paru au Mexique en castillan (ce que les Français appellent, à tort, espagnol) car je n'arrive pas à retrouver dans les archives en question l'original (nul n'est parfait...). L'auteur voudra être bienveillante si je commets de petites inexactitudes qui ne devraient rien changer à l'essentiel. Je crois pouvoir échapper aux pièges de la re-traduction illustrés par la célèbre phrase : « l'esprit est prompt mais la chair est faible » qui, une fois traduite en anglais, puis, à nouveau en français, donnait : « l'alcool est bon mais la viande laisse à désirer »...

Le succès de la thérapie comportementale n'est ni un hasard ni un épiphénomène ; il participe directement de l'effort de la classe dominante pour instaurer ce libéralisme de façade, le seul susceptible de retarder l'irruption de l'histoire. De la même façon que la lobotomie était, en psychiatrie, l'arme de la droite fasciste (la paternité de cette pratique retombe principalement sur A.E. Moniz et A. Lima, médecins portugais sous la dictature de Salazar dans les années 30-40 ; hasard ?) ne pourrait-on affirmer que la thérapie comportementale est cette lobotomie douce, la seule capable de ne pas assombrir la précieuse façade ? La bourgeoisie compte pour cela avec de solides alliés, des conseillers qualifiés. La dernière phrase de Par delà la liberté et la dignité nous met en garde : "Nous n'avons pas encore vu ce que l'homme peut faire de l'homme". Cela sonne comme une menace. Il faut la prendre au sérieux. »

Face à des « arguments » de ce type, je ne peux m'empêcher de rapporter le jugement, que j'estime sans appel, de Ribes Iñesta (1982) : « *Commentaire à part méritent ces "lyssenkiens" de la psychologie et de la sociologie qui confondent la détermination et l'existence matérielle de l'idéologie avec les formulations économicistes, historicistes et même géographiques (!) du problème de la détermination de la "subjectivité" de l'être humain. Pour ces prophètes du nouveau dogme, le béhaviorisme ne fournit d'autre horizon conceptuel que de constituer un produit idéologique du pragmatisme philosophique de l'impérialisme nord-américain. Marx ait pitié de leur âme !* »

C'est dans ce climat de guerre idéologique qu'il faut chercher les raisons des résistances à la traduction de l'œuvre de Skinner. Et, bien entendu, lorsque l'on a choisi son camp, tout est jugé en fonction de ses préjugés, tout est jaugé à l'aune de ses convictions idéologiques, rendant impossible une lecture sinon objective, tout au moins non partisane. Pour preuve, ces commentaires parus dans *Le Nouvel Observateur* en 1979 sous la plume de Gérard Bonnot¹ : « *Burrus Frederic Skinner est un homme d'ordre. Il déteste la délinquance, la drogue, l'anarchie qui sévit dans les campus et dans les grandes villes américaines. [...] Il y a toujours quelque chose d'inquiétant chez un homme aussi profondément imbu de ses idées. Skinner est persuadé d'être un génie, convaincu que son œuvre marque un tournant dans l'histoire de l'humanité. Il est pourtant impossible d'écarter cette*

1. Qui signe sa totale méconnaissance de ce dont il parle en désignant par « conditionnement opératoire » (expression apparemment inventée par ses propres soins qui ne veut rien dire et n'a aucun sens) ce que tout étudiant de psychologie sait s'appeler « conditionnement opérant », qui a une signification très précise. Un peu comme si, en parlant de Freud, j'utilisais, pour parler du « transfert », le terme « transport »...



œuvre d'un haussement d'épaules, comme on a trop tendance à le faire en France. Car elle ne fait que pousser jusqu'à l'absurde, jusqu'à l'utopie, une certaine logique de la civilisation industrielle occidentale.[...] Sans doute ne faut-il pas compter sur Skinner pour rendre les hommes vertueux. Mais il y a tout ce qu'il faut, dans son œuvre, pour leur faire aimer le monde qu'on leur impose. Et c'est pourquoi la question qu'il pose est grave. Il n'est peut-être pas possible de bâtir le monde parfait dont il rêve. Mais, avec un peu d'imagination et de bonne volonté, on peut effectivement construire un univers ouaté, climatisé, où rien ne heurte ni ne choque, où les portes s'ouvrent d'elles-mêmes quand on les approche, où la manne tombe du ciel au moment où l'on commence à avoir faim. D'une certaine façon, on a déjà commencé. Seulement, les hommes qui habiteront cet univers seront-ils encore des hommes ? »

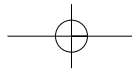
Et, comme repris en écho, en leitmotiv mille fois entendu, Parot ¹ (1992), dans un, par ailleurs, excellent manuel d'introduction que je fais lire malgré tout à mes étudiants de première année, enfonce le clou (et je peux témoigner que l'argument porte auprès des débutants) : « *Comme l'écrivait Skinner avec la plus grande lucidité, le monde est comme un immense laboratoire dans lequel toute expérience de psychologie est possible et finalement permise. L'utopie dans laquelle s'expriment si souvent des projets de contrôle d'une société peut devenir réalité dès lors qu'elle est fondée sur une approche scientifique ; approche défendue, illustrée, poursuivie à l'Ouest comme à l'Est. L'utopie est un genre littéraire pour ambitions de pouvoir, et le pouvoir, à l'Est comme à l'Ouest, est installé toujours sur la même conception de l'individu, que la psychologie behavioriste et la réflexologie ont exprimée.*

Ce qui est absent de ces scènes politiques, c'est ce que les Lumières avaient appelé à gouverner, ce qu'elles avaient universalisé, ce que la psychologie, tard encore dans le XIX^e siècle, avait pris pour objet avec l'espoir de le maîtriser : la conscience. Dans la réflexologie comme dans le behaviorisme, la conscience est superflue, c'est un accessoire, le plus souvent embarrassant. L'homme de ces psychologies-là peut bien être conscient, c'est sans intérêt ; cet homme-là n'est plus un citoyen. »

Et dans l'entrée « thérapies comportementales » de la prestigieuse Encyclopaedia Universalis ², Parot-Locatelli (1979) défendait déjà ce point

1. Il s'agit du même auteur qui signait Parot-Locatelli quelques années auparavant.

2. Je n'ai jamais compris pourquoi une aussi prestigieuse institution, qui a vocation de référence, avait confié l'article sur les thérapies comportementales à quelqu'un qui y est manifestement hostile. Un peu comme si l'on me demandait, à moi, d'écrire l'article sur la psychanalyse. C'est sûr que je commencerais ma définition par « Proto-psychologie pas encore complètement tombée en désuétude, spécialement en France... »



de vue : « *Le souci de redressement, c'est-à-dire de maintien de la norme, ou, en d'autres termes, de l'ordre, est bel et bien la motivation essentielle de ces "thérapeutes efficaces" que sont les behavioristes. Le contrôle et la maîtrise trouvent en eux des agents discrets, des praticiens dont la neutralité "à coloration scientifique" ne risque pas de ternir la précieuse façade du libéralisme ambiant. Ainsi, Skinner prône, en matière de contrôle, la méthode qui se trouve être à la fois la plus puissante et la moins compromettante : l'autocontrôle. L'individu, ne pouvant alors identifier la source du contrôle, ne se révoltera pas contre l'autorité. Le projet qui consiste à manipuler l'individu pour l'amener à se manipuler lui-même ne date pas d'hier. Mais on dispose aujourd'hui pour cela de techniques "scientifiques" (et de moyens politiques)* ¹. »

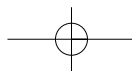
Voilà. L'incompréhension, le malentendu (version « soft »), la mauvaise foi évidente (version « hard ») sont on ne peut plus clairs. Je défie quiconque lirait *Walden 2* d'y trouver des arguments en faveur de l'idée que Skinner est un homme d'ordre qui déteste l'anarchie ². Richelle (1977) défend le point de vue strictement opposé, à savoir que le modèle décrit dans *Walden 2* est plutôt proche de l'idéal libertaire ³. Il faut reconnaître que, lorsque face à un même écrit, deux auteurs arrivent à des conclusions aussi diamétralement opposées, il y a tout de même un sérieux problème...

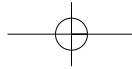
C'est pourquoi il était indispensable que le lecteur puisse se faire sa propre opinion en se rapportant au texte lui-même sans passer par des intermédiaires. Mais encore fallait-il que le livre existât en français ! Très efficacement aidé par mon collègue Alejandro Dorna (qui a des entrées dans le monde parisien de l'édition que moi, pauvre provincial, ne possédais pas lors de la première tentative, lorsque j'étais déjà l'illustre inconnu que je

1. J'ai toujours été surpris par le fait que les tenants d'un tel discours ne se rendent pas compte que leur argumentation est « auto-destructive ». En effet, soit la démarche scientifique ne peut s'appliquer à l'humain parce qu'il est un objet d'étude trop complexe, aux caractéristiques impossibles à opérationnaliser (nous ne sommes pas des rats, il ne faut pas confondre les poètes et les pigeons, etc.) et alors, il n'y a aucune raison de craindre la recherche expérimentale en psychologie (elle serait tout simplement vouée à l'échec); soit, la démarche expérimentale permet d'aboutir à des applications efficaces dans le domaine du comportement humain (applications que craignent les psychanalystes) et alors, cela montre la pertinence de son utilisation en psychologie. Il semble que ce soit à la fois la pertinence de la démarche expérimentale en psychologie et l'efficacité des applications qu'elle engendre qui inquiète les psychanalystes, car elles les conduisent à remettre en question leur théorie et leur pratique, ce qu'ils n'ont jamais vraiment fait.

2. Notons, au passage, l'utilisation du vocable « anarchie » comme synonyme de désordre, chaos. Bakounine et Proudhon apprécieraient !

3. Skinner a même fait l'objet d'un ouvrage récent dont le titre est on ne peut plus clair : « Skinner, un anarchiste affable » (Wiener, 1996)





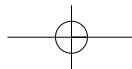
suis devenu depuis), nous sommes parvenus, après de multiples péripéties dont je ne vais pas assommer le lecteur, et grâce aussi à l'intervention de Julie Vargas, qui dirige la Fondation B. F. Skinner et qui n'est autre que sa fille, à intéresser au projet un jeune (et ô combien courageux !) éditeur, Serge Perrot, des éditions *In Press* qui, non content de publier le livre que vous avez entre les mains, a accepté également de faire paraître dans les mois qui suivent l'un des autres manquants : *Science et Comportement Humain*.

Serait-ce le début de la fin d'une anomalie ? Les « hautes murailles conceptuelles de la psychanalyse » commenceraient-elles à se fissurer pour de bon ? Les trompettes de Jéricho auraient-elles enfin sonné ? J'ai des doutes. Lorsque je constate le « silence-radio » **total** qui a suivi la récente parution d'un livre (après d'autres tout aussi excellents dont on n'a presque pas entendu parler, comme, par exemple, Van Rillaer, 1980 ou Stern, 1999), livre qui est pourtant une vraie « bombe » pour Freud et la psychanalyse (Bénesteau, 2002), lorsque je lis, *urbi et orbi*, les réactions ulcérées des psychanalystes face au récent rapport de l'INSERM (2004) sur l'efficacité comparée des thérapies cognitivo-comportementales, familiales et psychanalytiques, montrant la nette supériorité des premières sur les dernières, je me dis que, dans ce domaine, l'exception française risque encore de durer longtemps. Tout ce que j'ose espérer, c'est qu'un jour on puisse appliquer, au domaine qui nous occupe, cette citation dont j'ai oublié l'auteur (Kettering, peut-être?) : « Au début, “ils” vous disent que vous avez tort et qu'ils peuvent le prouver. Ensuite, “ils” vous accordent que vous avez raison, mais qu'il ne s'agit que d'un point mineur, sans importance. Enfin, “ils” reconnaissent que c'est très important, mais “ils” l'ont toujours su. »

Nous n'en sommes, hélas, qu'à la première phase, comme le démontreront les commentaires incendiaires qu'« ils » feront à propos de cette publication (et peut-être, même, de cet avant-propos.) À moins qu'« ils » ne les traitent également par un silence dédaigneux. « Ils » montreraient alors que, quoi qu'« ils » en disent, « ils » sont au moins en accord avec Skinner sur un point : « l'extinction¹ » est d'une efficacité redoutable.

Amiens, juin 2004
Esteve FREIXA i BAQUÉ
Professeur d'Analyse Expérimentale du Comportement
Université de Picardie Jules Verne

1. Procédure qui vise à faire disparaître un comportement en ne le faisant suivre d'aucune conséquence (en l'ignorant, dirions-nous).

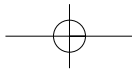


Remerciements

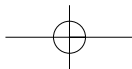
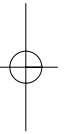
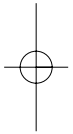
Je tiens à remercier sincèrement toutes les personnes qui ont bien voulu relire mon manuscrit et qui, par leurs commentaires, corrections, remarques et suggestions, ont largement contribué à son amélioration.

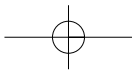
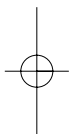
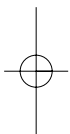
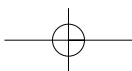
Références

- Benesteau, J. (2002) *Mensonges freudiens. Histoire d'une désinformation séculaire*. Mardaga, Bruxelles.
- Bonnot, G. (1979) Les hommes-rats de B. F. Skinner. *Le Nouvel Observateur*, 773, 52-53.
- Castel, R. (1973). *Le Psychanalysme*. Maspéro, Paris.
- Freixa i Baqué, E. (1985) El conductismo y el marxismo en Francia : el conductismo, Skinner, la izquierda y los otros. *Revista Mexicana de Análisis de la Conducta*, 11, 175-237.
- Inserm, Expertise collective (2004) *Psychothérapie : Trois approches évaluées*. Les éditions de l'Inserm, Paris.
- Moscovici, S. (1973) Sommes-nous des rats ? *Le Nouvel Observateur*, 430, 64-65.
- Parot-Locatelli, F. (1978) Réflexions critiques sur la thérapie comportementale. *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 19, 67-76.
- Parot-Locatelli, F. (1979) Thérapies Comportementales. *Encyclopaedia Universalis*, Vol. de 1979, 383-386.
- Parot, F. (1992) Histoire. in : Parot, F. et Richelle, M. (1992) : *Introduction à la psychologie. Histoire et méthode*. Presses Universitaires de France, Paris.
- Querzola, J. (1975/76) Le triste savoir ou le manifeste behavioriste. in : Guérir pour normaliser. *Autrement*, 4, 86-94.
- Ribes Iñesta, E. (1982) *El conductismo: reflexiones críticas*. Fontanella, Barcelona.
- Richelle, M. (1977) *B. F. Skinner ou le péril behavioriste*. Mardaga, Bruxelles.
- Skinner, B. F. (1971) *Beyond freedom and dignity*. Alfred A. Knop, New York. Trad. française : *Par delà la liberté et la dignité*. Robert Laffont, Paris 1972.
- Stern, N. (1999) *La fiction psychanalytique*. Mardaga, Bruxelles.



- Van Rillaer, J. (1980) *Les illusions de la psychanalyse*. Mardaga, Bruxelles.
- Wiener, D. N. (1996) *B. F. Skinner : Benign anarchist*. Allyn and Bacon, Boston.





Présentation : Skinner et les utopies Walden

Alexandre DORNA

UNE MURAILLE SUBTILE de méconnaissance et de préjugés idéologiques entoure, particulièrement en France, l'œuvre scientifique de Skinner et ses idées sur la société. Ce célèbre psychologue expérimentaliste se trouve dans le purgatoire pour une bonne partie de l'intelligentsia, tandis que d'autres l'enverraient bien volontiers aux enfers. C'est dire l'odeur de soufre que dégage son œuvre, depuis un demi-siècle. L'« affaire Skinner » éclate à Paris avec la publication de *Par delà la liberté et la dignité* (1974). Avant cela, il était ignoré, ou plutôt une simple référence collée à l'historique des traités de psychologie générale. Or, la diabolisation du personnage est intervenue lorsque la pensée de Skinner est sortie du laboratoire pour réfléchir à l'homme en société, mais le petit scandale n'a jamais débouché sur un vrai débat. Aujourd'hui, peut-être est-il trop tard, car les principaux détracteurs ne sont plus là ou presque, et la nouvelle génération n'a pas eu la curiosité de s'informer, tant les habitudes intellectuelles sont coriaces. Ou, au contraire, parce que certains murs imaginaires sont tombés, la discussion enfin peut avoir lieu. La crise que traversent la psychologie et les sciences sociales autant que la politique et les idéologies me semble favorable pour revisiter utilement l'épistémologie de Skinner.

Je pense qu'il n'est jamais trop tard pour réparer une erreur de « culture » et éventuellement pour rendre justice à celui par qui le « scandale du contrôle de l'homme » est arrivé. Nous pouvons être en désaccord avec l'œuvre de Skinner, mais croire qu'elle est tout aussi respectable et digne d'être connue que celle d'autres grands fondateurs de courants à l'intérieur des sciences humaines : Weber, Piaget, Freud, Jung, Rogers, Tolman et tant d'autres.

Par conséquent, lire Skinner aujourd'hui (comme pour n'importe quel autre auteur classique) exige une grande ouverture d'esprit et l'intention réelle de dépasser nos convictions scientifiques et nos présupposés idéologiques. C'est devenu une nécessité. Nous sommes tous confrontés à une

formidable fragmentation des disciplines avec le développement exponentiel des micro-théories qui empêchent de trouver un projet épistémologique commun. Et, en somme, à la dispersion galopante de la connaissance.

Faut-il rappeler que l'idée même d'un paradigme fédérateur s'est éclipsée face à la myriade des micro-théories expérimentales et à la dispersion des connaissances. Peut-être le moment est-il venu de reprendre avec une certaine sérénité l'analyse des propositions skinneriennes, lesquelles sont loin d'être inutiles à l'égard de nos préoccupations actuelles. Ainsi, le fait de disposer de la traduction de ses principaux travaux de réflexion est un formidable atout pour tous ceux qui s'engagent sur le chemin de la connaissance avec le recul et la mesure que la (re)lecture de ces ouvrages exige.

Avant d'entrer dans le vif de cette présentation, juste un mot personnel, car je ne prétends pas donner une justification partisane de la posture skinnerienne. J'ai exploré ses propositions sans partager forcément toutes les prémisses, comme témoignent certains de mes anciens ouvrages (Dorna et Mendez 1979, Guilbert et Dorna 1982). Mais je souhaite que les arguments à lui opposer restent sur un terrain de dialogue et de clarté scientifique autant que de liberté d'expression. L'obscurantisme et l'indifférence n'ont jamais aidé à sortir des impasses et de la crise de la société contemporaine. Et, je pense, sérieusement (Dorna 1998, 2004), que nous sommes à une nouvelle croisée des chemins.

I.- Burrhus Frederic Skinner (1904-1990) est une figure singulière : héritier de la philosophie pragmatique et de l'empirisme anglais ses travaux apportent une radicalité de ton et de rigueur qui nous renvoie à la formule du « rasoir d'Occam ». Skinner est d'abord un expérimentaliste, qui tranche à sa manière sur les clivages de notre époque, d'où son originalité dérangement au milieu de la cacophonie des discours sur les rapports entre psychologie, société et politique. En effet, c'est probablement le plus scientifique et le moins politique de tous ceux qui se sont intéressés à la question du gouvernement des hommes.

Dans une autobiographie riche en souvenirs (Skinner 1979) nous trouvons plein de références à ses lectures multiples où la littérature occupe une place importante, jusqu'au point d'envisager de devenir écrivain. Or, la passion scientifique pour expliquer le comportement humain l'emportera à la fin, bien que des réminiscences l'amènent à analyser l'allitération dans les sonnets de Shakespeare. Amateur de musique classique et de jazz, il jouera du saxophone dans un orchestre d'amateurs et vivra une vie de bohème avec une grande activité littéraire, quelques mois, à Greenwich Village à New York.

Étudiant contestataire et blagueur face aux « vaches sacrées de l'establishment académique », docteur en psychologie à l'université de

Harvard en 1931, il publiera en 1938 une étude systématique de ses travaux expérimentaux sur le conditionnement : « *The Behavior of Organisms: an Experimental Analysis* ». Après avoir occupé plusieurs postes dans d'autres universités américaines, il reviendra à Harvard, en qualité de professeur de psychologie expérimentale, en 1948 – année de publication de *Walden 2*.

Ses cours sur le comportement humain seront la base de son ouvrage le plus synthétique où il aborde la psychologie d'un point de vue épistémologique radical : science et comportement humain (1953). Plus tard, son livre *Verbal Behavior* (1957) donnera l'occasion à Chomsky, le linguiste contestataire, de faire une recension devenue le manifeste de l'anti-béhaviorisme primaire.

En 1958 l'American Psychological Association (APA) lui décerne le prix de la meilleure contribution scientifique et certains historiens de la psychologie le comparent à Francis Bacon (Marx et Hillix 1967).

Par la suite, ses orientations resteront les mêmes et ses centres d'intérêt se déplaceront vers l'application des mécanismes de l'apprentissage dans le comportement humain, notamment l'éducation et les réflexions sur la société, ce qui donnera naissance au courant de la « behavior modification ».

Impossible de résumer en quelques mots, ici, l'homme et ses travaux. D'autant que Richelle (1977) a consacré à l'œuvre de Skinner une excellente introduction, ouverte à la fois sur ses bases scientifiques et les fondements de ses propos polémiques concernant la société et la nature de l'homme.

Si Skinner a dérouteré l'« intelligentsia parisienne », il y a quelques années, c'est en grande partie dû aux malentendus introduits par l'emprise des idéologies de l'époque, les clivages gauche-droite, les enjeux politiques du socialisme *versus* le capitalisme, et en psychologie l'antagonisme entre la psychanalyse et l'approche expérimentale. La révolution behavioriste et l'approche du néo-béhaviorisme radical de Skinner ont eu un fort impact. La percée dans les domaines de la pédagogie et de la psychothérapie est devenue une pratique largement acceptée. On parle sans gêne d'une approche cognitivo-comportementale, mais sans faire mention directe des origines et de l'apport de Skinner.

À croire que Skinner fait encore peur. Personne en France (ou presque) ne se rappelle ses prémisses épistémologiques, et ses véritables questions éthiques. Force est de constater que le public français averti, et les intellectuels, en position de médiateurs, ont prêté plus attention à ses détracteurs qu'aux écrits de Skinner lui-même. L'évaluation récente des psychothérapies, démarche ancienne et courante dans le monde anglo-saxon, a réveillé les vieux démons des paradigmes idéologiques, lorsqu'on montre que la thérapie comportementale est plus efficace que les autres. Or, une lecture moins passionnelle me semble envisageable.

Pouvons-nous – maintenant – concevoir que ceux qui ont voulu classer Skinner parmi les conservateurs ont eu tort ? Dans les faits, la pensée de Skinner se trouvera parfois plus proche des libertaires et des républicains que de la pensée unique et du discours néo-libéral et technocratique. L'utopie skinnerienne de *Walden 2* reste une perspective peu explorée et pleine de renseignements sur les comportements sociaux, sans pour autant répondre complètement aux besoins d'alternative que traverse la société post-moderne.

Voilà un vrai défi pour les sciences humaines et sociales. Skinner reste à redécouvrir et afin de développer un dialogue serein, nous l'espérons, plutôt qu'une nouvelle polémique stérile plus proche des querelles byzantines et des procès inquisitoriaux que des discussions rationnelles auxquelles la science s'attache. Une compréhension réciproque, entre adversaires et partisans, s'impose pour rouvrir la pensée universitaire actuelle, trop ankylosée et conformiste.

II.- Quel est l'enjeu du béhaviorisme radical de Skinner? Avant tout, c'est une position épistémologique. Elle trace une démarcation, configure un territoire de la connaissance, sans se substituer à d'autres connaissances. Il reprend les outils méthodologiques de la science expérimentale et tente d'employer cette logique jusqu'au bout.

Le béhavioriste se donne la possibilité de travailler sur le comment des comportements humains et non de répondre au pourquoi métaphysique de l'existence de l'homme. C'est une posture radicale à l'égard du dualisme et de ses multiples déclinaisons (théo-)méta-philosophiques explicatives : corps-âme, âme-corps, raison-religion, dieu-créature, conscience et réalité, cognition-cerveau, esprit-comportement, bien-mal, psychisme-environnement, nature-culture, individu-société.

C'est une manière – probablement rude – de trancher méthodologiquement entre les explications du dehors et les élucubrations du dedans, ce qui reste le débat sous-jacent à toute la psychologie de ses origines à nos jours, sauf qu'actuellement la fragmentation de la discipline fait passer sous silence et les questions de fond et les réflexions sur leurs conséquences.

La posture est donc pragmatique. On peut la critiquer, je l'accorde, mais surtout pas la faire taire, encore moins l'ignorer. Le besoin de réflexion et de dialogue sur des bases claires n'a jamais été aussi nécessaire qu'aujourd'hui. Rien n'est blanc ni noir, mais pour combattre la confusion et les machiavélismes épistémologiques, l'œuvre de Skinner est utile, car il propose des repères solides et des lignes de démarcation claires. Après c'est à chacun de tirer ses propres conclusions.

III.- L'expérimentation sociale. La proposition « utopique » de Skinner n'est pas une prophétie encore moins une forme de militantisme, mais une

ouverture épistémologique, et un programme d'intervention et d'action sociétale d'autocontrôle. La liberté d'esprit avec laquelle le projet est présenté est surprenante : l'auteur propose une vision de la société planifiée selon les règles de la méthode expérimentale et en opposition idéologique aux croyances les plus enracinées dans la tradition occidentale. Il commence par un constat : la société humaine est une société punitive. L'homme est soumis paradoxalement aux châtimens pour apprendre à être meilleur et se perfectionner. Rien d'étonnant alors que les résultats soient décevants. Bref : la fin ne peut pas être dissociée des moyens.

Les connaissances expérimentales sur le comportement humain peuvent – pense Skinner – rendre la tâche réalisable, voire évaluable, afin de corriger à temps ce qui ne va pas ou risque d'entraîner des effets pervers. L'histoire des révolutions et des tentatives de changement de société est pleine de moments où le déviant particulier prend le dessus du but commun. La vie quotidienne de chacun en témoigne.

La politique au niveau macro-psychologique est une éternelle pirouette à la Sisyphe : les uns recommencent (les mêmes) erreurs qu'ils ont voulu éviter avec la même conviction et la même détermination. Aucun bilan intermédiaire ne les empêche d'aller au bout de leurs aveuglements. Les élections diriez-vous ? Balivernes. Le système électoral (toujours préférable à une dictature !) est fait de telle sorte que les élections ne sont jamais une véritable rectification des erreurs, à la rigueur une sanction pour certains, rarement les « gros bonnets », et un recommencement avec d'autres, pour aboutir à de nouvelles impasses qui mettront en cause tout le régime. C'est le moment des grandes purges. En définitive, c'est la règle de la punition pour tous comme expression d'une pédagogie extrême de la gouvernance du hasard.

Voilà un problème réel et des questions devenues pratiques par-delà des idéologies. Or, un amalgame doit être évité. La transposition des expériences de laboratoire à la réalité sociale ne doit être ni mécanique ni analogique. Si, pour Skinner, l'homme n'est ni un pigeon ni un rat, mais un être soumis aux contraintes de l'environnement physique et humain, être libre et digne n'est pas une donnée de la nature, mais une conquête, voire une invention de la civilisation humaine, défendable et respectable, qui n'a rien à voir avec les croyances (issues de la religion) sur le libre arbitre.

Pensée laïque d'écologie sociale ? On pourrait le dire, certainement, mais ni naïve ni utopique. Attitude scientifique, simplement.

L'homme est déterminé par ses propres actions, lesquelles fabriquent – inventent – son propre habitat, sa culture et ses valeurs. Jusqu'à présent, malgré les multiples constatations, il fait peu attention aux conséquences de ses propres actes et de ses œuvres.